

SYNTHÈSE FORUM

[forum du 4 décembre 2008]

CULTURE(S) ET/OU CULTURE D'URGENCE ?



© Henk Vischer

NOUS SOIGNONS CEUX QUE LE MONDE OUBLIE PEU À PEU

www.medecinsdumonde.org



INTRODUCTION

Les professionnels de terrain, qu'ils interviennent en France ou à l'étranger, sont confrontés tous les jours dans leur pratique à la complexité des comportements et des perceptions sanitaires des populations auprès desquelles ils interviennent. Si dans le champ d'action du développement, la nécessité de prendre en compte le contexte socioculturel et l'implication des communautés locales ne fait guère plus débat, qu'en est-il de l'action humanitaire d'urgence ?

Après avoir précisé les différents contextes d'urgence (conflits, catastrophe naturelle), ce forum interrogera l'intérêt et de la faisabilité d'une démarche visant à intégrer les facteurs socioculturels dans la définition et la conduite des projets. La prise en compte des facteurs socioculturels est-elle essentielle et réalisable pour l'acteur humanitaire en constante urgence ? Le souci de la culture de l'Autre est-il une richesse que l'humanitaire, face à ses contraintes et un rythme pressant, ne peut s'offrir ? Quelles implications ce choix, ou ce non choix, dans la prise en compte globale de l'Autre, peuvent-ils avoir sur les attentes et les besoins des populations ainsi que sur l'efficacité et la pérennité des programmes ? Enfin, quelles conséquences ces choix peuvent-ils avoir sur la sécurité des programmes et des équipes ?

- **Julien LANGUMIER,**
anthropologue, chercheur associé,
Laboratoire Recherches interdisciplinaires
Villes Espace Société (RIVES)
- **Sandrine REVET,**
anthropologue, GSPM (EHESS),
Université Paris III-Sorbonne Nouvelle
- **Laurence KOTOB,**
Mcf en Anthropologie,
Université Victor Segalen- Bordeaux 2
- **Jim ARBOGAST,**
référent sécurité, Médecins du Monde
- **Frédéric PENARD,**
responsable du Desk urgence, Médecins du Monde
- **Joseph DATO,**
directeur d'Humacoop, enseignant et ancien
administrateur de Médecins du Monde
- **Michel SAUQUET,**
directeur de l'Institut de recherche et débat sur la
gouvernance (IRG), enseignant à Sciences Po Paris

Le débat est animé par

- **Marie-Laure DENEFFE-DOBRZYNSKI,**
co-responsable Groupe Amérique latine,
Médecins du Monde

Marie-Laure DENEFFÉ-DOBRYNSKI

Durant une première partie, les intervenants interviendront succinctement puis les deux grands témoins que sont Joseph Dato et Michel Sauquet rebondiront sur ces propos. Enfin, un débat sera organisé.

Julien LANGUMIER

Mon propos s'appuie sur un travail de thèse en ethnologie portant sur des inondations de 1999 dans l'Aude. L'intervention d'urgence et le terrain relèvent alors du même milieu socioculturel, ce qui constitue une différence avec vos préoccupations. Mon travail s'intéresse à la situation d'un village inondé, Cuxac-d'Aude, pour décrypter la manière dont il traverse cette catastrophe. Dans ce cadre là, j'évoquerai deux dispositifs d'intervention : une intervention institutionnelle avec la cellule d'urgence médico-psychologique, dite CUMP, et l'intervention non institutionnelle des associations caritatives et des particuliers qui adressent des dons aux populations sinistrées.

Le dispositif de soutien psychologique, et donc l'intervention d'urgence, vient qualifier l'événement d'une nouvelle manière en ajoutant des représentations à la manière dont les personnes vivent l'événement. La catastrophe devient ainsi pathogène. Mon enquête, réalisée quatre ou cinq ans après la catastrophe, montre que l'expérience des inondations induirait pour les habitants une potentielle maladie et ancrerait un traumatisme dans leur histoire personnelle.

La médiatisation de la catastrophe, focalisée sur un village martyr, a généré un afflux de dons. De ce fait, le village s'est déchiré entre deux groupes sociaux à propos de la distribution des dons : les personnes proches du milieu viticole local et de la municipalité Gauche plurielle en place voulaient introduire des critères sociaux pour répartir les dons aux personnes les plus touchées tandis que l'association des sinistrés, tenue par de nouveaux habitants périurbains, exigeaient une répartition forfaitaire. Ces dons entraînent donc des clivages sociaux. La position de donataire signifie en outre une appartenance aux populations assistées, changeant la position sociale que les habitants pensaient occuper avant la catastrophe.

Quand on s'intéresse à un terrain touché par une catastrophe où l'action d'urgence relève du même milieu socioculturel que le terrain où l'action d'urgence est menée, la question de l'adaptation de

l'action d'urgence au milieu socioculturel ne se pose pas a priori. Pourtant l'action d'urgence vient modifier le contexte socioculturel, les représentations et les rapports de force au sein du village.

Sandrine REVET

Je suis anthropologue et ai fait ma thèse sur une catastrophe au Venezuela. Je suis arrivée sur ce terrain là sans savoir que j'en ferai un objet de recherche, comme actrice de l'urgence pour une petite ONG française qui m'avait envoyée mettre en place un projet d'appui psycho-social.

Avant tout, je voulais revenir sur la notion de culture qui se trouve dans le titre de ce forum : le partage ne se trouve pas forcément où nous l'attendons, moins entre un monde occidental et un monde du Sud, mais plutôt entre une « culture d'urgence » que partagent les acteurs qu'ils soient internationaux, nationaux ou locaux, qui s'occupent des secours puis de l'assistance (pompiers, militaires, acteurs de la protection civile, les sauveteurs etc...) et une culture « locale », celle des victimes de la catastrophe, mais aussi des habitants, de certains institutions ou administrations etc.... Au delà, bien d'autres lignes de partage se révèlent dans une même société, plusieurs cultures en fonction des conditions sociales, de l'histoire des groupes etc...)

Ma thèse se base en partie sur des récits de personnes qui ont subi la catastrophe, ce qui m'a permis de prendre en compte le moment même où la catastrophe se produit, un moment peu étudié, mal connu, que l'on associe souvent au chaos, à la panique... Or, dans ce moment, les personnes ne sont alors pas du tout démunies mais elles activent des cadres sociaux et des schémas de fonctionnements très routiniers, basés par exemple sur la famille élargie ou sur le groupe de voisins. Les heures ou les jours avant l'arrivée de l'intervention sont véritablement organisés et non un chaos total comme on l'imagine. Quand les équipes de secours, qu'elles soient nationales ou internationales, arrivent, la « culture de l'urgence » décale alors ces premières solidarités. Par exemple, dans le cas vénézuélien, la priorité a été donnée à l'évacuation des enfants ce qui a ensuite généré des drames familiaux, du fait de la séparation entre les enfants et leurs parents et de la difficulté à rassembler ensuite les familles. Dans les jours qui suivent la catastrophe, les acteurs de l'urgence organisent les refuges, ceux-ci accueillent souvent les familles nucléaires (le père, la mère, les enfants) et non les

familles élargies (les grands parents, les oncles et tantes...). Comme la situation se prolonge, les situations sociales à long terme s'avèrent plus compliquées, notamment pour la garde des enfants, confiés en temps normal à un membre de la famille élargie, car le réseau social est alors totalement désorganisé. Ces situations qui s'ancrent dans le long terme sont issues de la phase de l'urgence. La façon dont l'urgence s'organise n'a pas seulement un impact sur l'efficacité de l'urgence mais sur la suite des événements.

Laurence KOTOB

J'interviens au titre d'anthropologue, discipline qui a aussi ses courants : je suis iranologue puisque j'ai fait ma thèse sur la vaccination des enfants en Iran mais aussi anthropologue de la santé puisque je travaille sur les questions d'accès au soin. J'ai été pendant huit ans responsable à Bordeaux III de formations au développement, en formation initiale et continue. Dans ce cadre, nous avons pu créer un groupe de travail, Forhum, qui, pendant quatre ans regroupaient des formations telles que Bioforce à Lyon, le DESS de Paris 1 ou Humacoop, pour réfléchir ensemble à l'articulation des formations humanitaires aux problématiques professionnelles et de terrain.

Après les deux premières présentations, je souhaite rappeler que l'anthropologie a pour objet de rendre compte à la fois de ce qui qualifie l'unité des cultures et des sociétés, soit l'humanité avec les invariants ou points communs, et de la diversité des cultures. Cette discipline cherche donc à relier deux faits contradictoires que sont l'identique et le différent. Le défi de l'anthropologie est également de tenir ensemble un niveau global de généralisation, ou un niveau macro et le niveau micro, local en partant du terrain. Cette discipline anthropologique s'est construite progressivement, dans un certain nombre de paradoxes qui l'ont amenée à réfléchir sur elle même. Elle demeure peu enseignée en France, uniquement à partir de la licence.

Nous avons appris à regarder l'Autre dans son histoire, sa complexité et son contexte. Tout d'abord, rappelons que l'action humanitaire est une idée occidentale qui a pris corps dans des contextes particuliers de guerre. Ensuite, il faut mettre en parallèle l'idéologie du développement et l'action humanitaire d'urgence qui se sont mises en place simultanément. Le point de vue anthropologique, surtout dans l'anthropologie américaine, souligne l'acculturation - et le développement comme l'action d'urgence sont des situations

acculturatives - soit le contact direct et continu entre deux sociétés et les transformations qui s'opèrent de part et d'autre ultérieurement. Cette acculturation est dynamique. Or, l'humanitaire d'urgence se pratique dans une rencontre qui a un caractère inégal, avec d'une part une figure salvatrice qui rencontre une figure de la victime ou du sinistré, d'un point de vue qui n'est pas seulement culturel.

L'intitulé de cette table ronde me semble significatif des étapes de l'acculturation : on s'aperçoit à un moment donné de l'illusion et le « et/ou » constitue la prise en compte de la nécessité d'articuler. Le processus acculturatif génère des effets à moyen et court terme avec par exemple le choc culturel ou le repli sur soi, mais aussi des syncrétismes et de la créativité, la déconstruction/reconstruction.

Frédéric PENARD

La prise en compte des déterminants socioculturels ne fait pas débat en urgence. A partir de là, comment mener les actions d'urgence ?

Ne faut-il pas revenir à l'urgence ? Qu'est ce qui définit une urgence ? Médecins du Monde intervient dans trois types de situation : les phases aiguës de conflit armé qui entraînent des déplacements massifs de population, les épidémies ou les catastrophes naturelles, soit les moments où il existe un déséquilibre majeur entre l'offre de soin et le besoin de soin. Il faut alors agir très vite dans les quatre à dix premiers jours, du fait du besoin médical fort, sans savoir à l'avance où l'intervention se fera. Comment se préparer dans ces conditions et prendre en compte les déterminants socioculturels ?

Nous ne cherchons pas tellement à apporter des solutions mais plutôt à éviter les problèmes et le choc socioculturel. Pour cela, nous avons fixé quatre règles. La première consiste à essayer de connaître l'autre, la culture et le fonctionnement social d'une société, en s'appuyant sur des briefings, des éléments historiques et sociologiques. Comment faire pour que le savoir des anthropologues parvienne à temps aux personnes qui vont intervenir ? Nous formons les équipes mais nous ne disposons que de très peu de temps pour cela. Avant d'ouvrir une mission au Darfour, nous avons travaillé durant neuf mois pour comprendre les systèmes sociaux et la zone où nous allions nous implanter mais l'urgence ne nous permet pas toujours de réaliser ce travail préalable. Une autre solution consiste à s'appuyer sur les réseaux

locaux, instaurés grâce aux missions de long terme de l'association, présente dans une cinquantaine de pays. Enfin, les équipes d'urgence doivent admettre qu'elles ne savent pas. Il est difficile d'intervenir dans les contextes inconnus par crainte de nuire notamment dans les programmes de type d'intervention psychosociale. Il faut donc intégrer le fait de ne pas tout comprendre tout en essayant d'appréhender les mécanismes d'organisation du pays dans lequel nous intervenons. L'humanitaire d'urgence et les populations victimes. Cette rencontre peut permettre aux différents acteurs de se rejoindre sur l'essentiel. L'urgence est caractérisée par une rupture soudaine du contexte qui demandera ensuite de reconstruire les mécanismes sociaux qui ont sauté ou ont été modifiés. Dans cette déstabilisation d'une population en post-urgence, il existe une place pour la compréhension mutuelle autour de l'essentiel, soit les besoins médicaux ou le besoin d'aide urgente, sans chercher au-delà. Quelques semaines après les urgences, il existe un « état de grâce » avec une compréhension possible : il est important de profiter de ces moments autour de l'essentiel.

Comment réintégrer toute cette connaissance des réseaux sociaux une fois l'état de grâce achevé ? Il ne faut surtout pas faire l'erreur de continuer sur un mode d'urgence lorsque l'urgence a disparu.

Jim ARBOGAST

Mon propos sera axé sur l'enjeu de la prise en compte de la culture de l'autre dans le cadre de la gestion de la sécurité des personnes envoyées sur le terrain ou du staff local présent sur le terrain qui prend un risque en étant employé par une ONG occidentale. Depuis quelques années s'est développée l'idée que la sécurité des humanitaires devait s'articuler autour de trois stratégies possibles : la dissuasion – jamais utilisée, la protection et l'acceptation. Il existe actuellement un consensus global des organisations humanitaires, du moins françaises, pour indiquer que la sécurité doit être basée sur une stratégie d'acceptation. Tout le monde s'accorde à dire qu'il faut prendre en compte les déterminants socioculturels dans la mise en œuvre des opérations mais les ONG n'en sont pourtant pas à remettre en cause certaines pratiques qui impactent les sociétés. Ainsi, les ONG utilisent des 4x4 modernes et coûteux, des radios ou des téléphones satellites ce qui peut choquer certaines populations. Les opérations d'urgence requièrent généralement la mise en œuvre d'une logistique extrêmement importante et coûteuse,



Avant d'ouvrir une mission au Darfour, nous avons travaillé durant neuf mois pour comprendre les systèmes sociaux et la zone où nous allions nous implanter mais l'urgence ne nous permet pas toujours de réaliser ce travail préalable. »

perçue comme telle par les populations. Comment améliorer ces pratiques en matière de sécurité ?

Le manque de développement de ce lien entre organisations humanitaires et anthropologues et sociologues dans l'approche même des missions n'aide pas à réaliser ce travail préalable. Pour le Darfour ou la Somalie, Médecins du Monde a pu préparer pendant 18 mois son intervention avec, dans le cas de la Somalie, l'aide d'un universitaire somalien pour implanter la base. L'analyse de contexte sur des bases géopolitiques et des informations sécuritaires ne prend actuellement pas suffisamment en compte les liens sociaux. Il me semble que cela constitue une piste intéressante. Mobiliser des personnes sur une étude de contexte durant 18 mois n'est pourtant pas à la portée de toutes les organisations.

La perception constitue également un sujet important. Comment sommes-nous perçus ? Comment percevons-nous les autres ? Nous avons des préjugés qui ne correspondent pas toujours à la réalité sur le terrain. Ainsi, certaines organisations humanitaires américaines partent du principe qu'au Darfour les femmes expatriées doivent porter le voile. Travailler sur ces problématiques de perception revient à réaliser un travail en amont, avec une approche réaliste et pragmatique des cultures rencontrées dans le monde. Je souhaite donc que le développement de la coopération entre anthropologues et humanitaires puisse continuer.

Marie-Laure DENEFFE-DOBRYNSKI

Je passe maintenant la parole aux grands témoins qui interpellent les participants, avant le débat.

Michel SAUQUET

Comme l'ont déjà expliqué les intervenants précédents, l'interculturel se retrouve tout autant, dans un même pays, entre groupes socioprofessionnels différents, que d'un continent à l'autre. Par ailleurs, je souhaite vous interpellier ici sur trois questions : la gestion du temps, l'arbitrage et la capitalisation des expériences.

1. Dans les contextes d'urgence, où vous devez intervenir très rapidement, êtes-vous capables, au moment d'une catastrophe, de distinguer le culturel dans les réactions des sauveteurs et des victimes ? Est-ce, dans l'urgence, le moment de se poser ces questions ? La non prise en compte des références culturelles peut-elle nuire à l'intervention, ou partagez-vous l'idée selon laquelle le moment de l'urgence réduit les différences culturelles ? Comment pouvez-vous organiser en amont et en aval la réflexion et la sensibilisation ?

2. Avez-vous, dans les expériences réalisées ou observées, conscience des problèmes d'arbitrage qui se posent entre d'une part l'urgent, et d'autre part le respect des cultures locales ? Certaines choses sont-elles négociables et d'autres non ? Je me rappelle d'une réunion où les participants affirmaient que dans l'urgence d'un enfant en souffrance, la culture importait peu au regard de l'action. Comment se passe l'arbitrage ?

3. Enfin, d'après les malentendus culturels constatés, qu'est-ce qui domine selon vous comme source de compréhension ou d'incompréhension ? Les questions du rapport au corps, à la maladie, au temps, aux priorités, au genre sont-elles importantes ? Quid du rapport à l'individu, au religieux, à l'univers, au travail, à l'argent ? Quelles sont les grandes questions auxquelles vous êtes confrontés et comment gérez-vous cela ? Il est par définition difficile de connaître la culture de l'autre, surtout pour les acteurs de l'humanitaire qui passent souvent d'une mission à l'autre et n'ont pas le temps d'appréhender la culture. Certaines personnes sont censées être spécialiste d'une culture mais des différences existent entre ces différents spécialistes. En revanche je crois qu'on peut se poser des questions sur le rapport de l'Autre à des éléments (temps, santé, etc.) que nous considérons, nous, avec un prisme bien particulier. Quelles questions posez-vous par exemple aux réseaux locaux ?

Joseph DATO

J'ai vécu une extraordinaire expérience lors d'un séisme en Iran où, en 48 heures, le gouvernement avait installé 170 000 personnes sous abri, avec de la nourriture, de l'eau et des soins, sans aucun secours extérieur. Les acteurs locaux étaient très rôdés au secours.

Les catastrophes naturelles montrent que les acteurs des secours sont inscrits dans une culture très familière du sauveteur et du sauveur. Cette représentation a traversé le temps et a structuré, à l'aide des médias, une culture de masse qui produit un mécanisme avec la scénarisation, la médiatisation et l'instrumentalisation de la catastrophe, réalisée aussi par les secours, notamment pour certains événements où il existe un « embouteillage humanitaire », comme dans le cas du tsunami. J'aimerais que les intervenants se prononcent sur ce mécanisme.



La non prise en compte des références culturelles peut-elle nuire à l'intervention, ou partagez-vous l'idée selon laquelle le moment de l'urgence réduit les différences culturelles ? »

Sommes-nous d'accord sur le fait que ce type de rencontre a pour enjeu de mettre les sciences sociales, soit d'autres éclairages, davantage au centre de ces actions de secours, au service des missions et donc des populations ?

Deux angles peuvent être envisagés : comment, dans la gestion de la diversité culturelle, sont pris en compte les savoirs ancestraux ainsi que les motivations et les résistances des personnes face à l'étranger ? Quid de la communication entre sauveteurs et victimes, des mots tabous, des mots qui fâchent et des mots qui soulagent ?

Julien LANGUMIER

Je rebondis sur les propos relatifs à la scénarisation de la catastrophe et à la figure du sauveteur toujours mise en avant : si cela est vrai à l'étranger, en France le sauveteur a en revanche perdu la première place au profit de la victime, à qui l'on demande de témoigner. Lorsqu'un sinistré d'inondation voit son récit médiatisé, ce qui est mis en avant est une valeur universelle du témoignage et une recherche d'émotions pour toucher les personnes. Dans le cas du témoignage au sein du village, l'enjeu diffère et relève principalement de la comparaison. Les récits ont la même trame et constitue une échelle permettant au sinistré de situer son expérience par rapport à celles vécues par les autres habitants du village. La pratique sociale du témoignage diffère alors de celle de sa médiatisation.

Sandrine REVET

Il existe une complexité, une densité et une épaisseur de la réalité sociale qui ne peut être prise en compte au moment de l'urgence qui se situe, elle, dans un schéma binaire de sauver ou non, de dispenser des soins ou non. Nous sommes partis d'un pré-supposé qui voudrait que les enjeux pour les humanitaires seraient de sauver des vies et pour les victimes d'être sauvées alors que d'autres enjeux se cachent en fait derrière ces deux enjeux centraux. Pour les humanitaires, il convient certes de sauver des vies mais aussi de bien conduire sa mission, dans le délai imparti, avec des enjeux de postures professionnelles et de positionnement au sein de l'organisation humanitaire. Les victimes souhaitent aussi parfois être acteurs auprès des humanitaires pour acquérir une posture sociale ou au contraire se battre contre les façons de faire des humanitaires.

Il n'est pas possible de faire l'économie de cette épaisseur, au-delà des décalages entre les cultures, avant d'aborder la question de la rencontre entre les cultures. L'enjeu est alors de savoir ce qui est acceptable pour les uns et pour les autres. Tous les intervenants sont animés de convictions qui évoluent progressivement, par des négociations, même dans ce temps très rapide.



Je rebondis sur les propos relatifs à la scénarisation de la catastrophe et à la figure du sauveteur toujours mise en avant : si cela est vrai à l'étranger, en France le sauveteur a en revanche perdu la première place au profit de la victime, à qui l'on demande de témoigner. »

Laurence KOTOB

Pour complexifier encore, si la rencontre a un caractère inégal, elle a également un aspect émotionnel et une fragilité qui influent également sur les comportements de chacun dans les interventions d'urgence.

Frédéric PENARD

Ces enjeux existent et doivent être considérés mais nous partons avec un bagage et pouvons sensibiliser les équipes.

Pour répondre à une des questions posées, l'importance de l'urgence n'arrive que rarement. Les équipes sont rarement dans des situations d'urgence où les différences socioculturelles sont effectivement gommées devant l'importance et l'évidence de l'enjeu central. Dans la majorité des cas, il convient en revanche de prendre en compte les déterminants socioculturels, en se concentrant autour de l'essentiel. Le camp de H11 à Islamabad a été organisé après le tremblement de terre du Cashmere par les autorités. Le premier réflexe des équipes expatriées a été de se méfier des impairs face à cette population peu connue en provenance du Cashmere. Les femmes de ces équipes se sont donc voilées alors que les patientes s'abstenaient en revanche de respecter cette norme culturelle du port du voile puisqu'elles avaient quitté la montagne pour arriver en ville.

Comment faire pour capitaliser ? Il faudrait que suffisamment d'anthropologues connaissent toutes les régions pour nous briefer avant les interventions mais tel n'est pas le cas. Nous essayons donc de mélanger les équipes pour que les bagages diffèrent, en termes d'expérience, d'âge, de nationalité puisque la question de l'impair se posera alors au sein de l'équipe. Il s'agit de la seule solution pour relever les pièges, à défaut d'un guide du parfait anthropologue sur le terrain.

Jim ARBOGAST

L'interculturalité ne peut pas attendre dans certains contextes. Si en situation de crise, un état de grâce peut gommer les différences, tel n'est pas toujours le cas. En outre le conflit perturbe les repères traditionnels des populations qui sont victimes : certaines stratégies de guerre visent d'ailleurs à briser le fonctionnement traditionnel de la société. Ainsi, au Darfour, le viol constitue aujourd'hui une véritable stratégie de guerre instituée par l'armée soudanaise.

Les femmes sont alors exclues et marginalisées ce qui conduit à une déliquescence de la société.

A mon sens certaines choses ne sont pas négociables : l'interculturalité, si elle est nécessaire à la mise en place de nos interventions, n'implique pas que je fasse mienne la culture de l'Autre ou que je remette en cause ma culture, même si les expatriés voient souvent leurs repères culturels évoluer après une mission.



Si en situation de crise, un état de grâce peut gommer les différences, tel n'est pas toujours le cas. En outre le conflit perturbe les repères traditionnels des populations qui sont victimes : certaines stratégies de guerre visent d'ailleurs à briser le fonctionnement traditionnel de la société. »

De la salle

Vous ne pouvez pas faire de l'humanitaire sans comprendre la culture de l'Autre.

De la salle

Vous répondez alors à une question qui ne se pose pas : personne ne demande jamais à quelqu'un de renier sa propre culture pour travailler quelque part.

De la salle

Je pense que la polémique vient d'une erreur dans le titre de cette rencontre : il y aurait une culture de l'urgence contre une culture de l'Autre. Ce fragment de notre culture opposé à l'ensemble de la culture de l'Autre me semble constituer une erreur.

Cette culture masque un problème en lien avec l'histoire de Médecins du Monde, soit la morale de l'urgence : on déduisait d'une pratique médicale une morale, une culture de l'urgence. La morale de l'urgence pose effectivement problème puisqu'au nom de l'urgence et de la logistique les organisations humanitaires d'urgence ont méconnu les autres cultures.

Dans toutes les langues, il existe un mot pour dire « poupée ». Après avoir ignoré durant des années la culture, elle est soudain mise au premier rang. Or j'ai toujours été frappé non pas par les différences mais par les ressemblances. Ce qui autorise une rencontre entre êtres humains est cette part qui ne peut pas se vendre mais seulement se transmettre, notre part d'humanité.

Laurence KOTOBİ

Ce malentendu repose sur une illusion. J'ai parlé du « et/ou » et de l'articulation et il est totalement réducteur pour les anthropologues de parler uniquement de culture puisque les enjeux sont multidimensionnels, politiques, économiques... Ce n'est jamais un hasard de s'intéresser d'un coup à la culture de l'Autre.

Par ailleurs, l'enjeu serait de mettre les sciences sociales davantage au centre et au service des missions ? Cela n'arrivera jamais car nous devons respecter nos disciplines et points de vue. Nous pouvons apporter des éclairages partiels, pas toujours opérationnels. Notre objectif est de porter un regard objectivant sur des éléments contradictoires par un travail qui se construit progressivement, par l'immersion. Inscrire ce travail dans la durée nous différencie. Or la mode est de professionnaliser, y compris à l'Université... c'est un nouveau défi : je

dois ainsi monter un master pro en anthropologie alors qu'il existe déjà 80 formations en France pour l'humanitaire...

De la salle

Toutes les cultures ne sont pas les mêmes ; il faut donc s'adapter et tenir compte des différences. Sous l'angle de l'urgence chirurgicale, deux qualités sont fondamentales : la modestie et la disponibilité. Les équipes de Médecins du Monde partaient auparavant avec des moyens limités ce qui ne leur portait pas préjudice.

Il ne faut pas prendre en main la situation mais se rendre disponible pour les populations. Ces deux recommandations valent pour toutes les cultures car elles prennent en compte l'humain.

Sandrine REVET

Vos propos se rapprochent des situations que nous vivons en tant qu'anthropologue quand nous arrivons sur le terrain. La situation est alors étrange puisque nous ne sommes pas attendus. Nous sommes alors confrontés à la rencontre, à l'étrangeté de la situation et nous tentons de nous intégrer, dans nous insérer dans les réseaux et de comprendre, tout en ayant une temporalité différente. Il serait peut-être utile de creuser ces perspectives et ces situations où se retrouve l'humanité commune.

Joseph DATO

Les sciences sociales sont indispensables dans les approches de contexte de catastrophe naturelle, et encore plus dans les moments de conflit. Nous sommes dans une situation d'accélération des différences.

Julien LANGUMIER

Il faut avoir conscience qu'une forte demande sociale est actuellement adressée à l'anthropologie pour construire de l'identité, de la culture et l'essentialiser. La démarche anthropologique que nous défendons est de montrer comment sont fabriquées ces identités ce qui permet de dépasser le clivage d'essentialisation des différences.

De la salle

Nous avons besoin de l'anthropologie pour comprendre les autres mais il n'est possible de faire de l'humanitaire que dans la discours, la parole et le regard de l'Autre. Si l'on pense connaître l'Autre et être dans une situation supérieure, sans intégrer l'Autre, il n'est pas possible de faire de l'humanitaire.



Nous avons essayé de présenter une forme d'anthropologie en déconstruisant l'idée de la culture comme quelque chose de figé, de réel, et en proposant de voir dans ce terme quelque chose qui bouge, que les gens négocient, recréent en soulignant les enjeux de construction et les enjeux politiques, économiques... »

Laurence KOTOBİ

Je rejoins Julien sur le fait que nous pouvons surtout vous apporter une démarche.

Frédéric PENARD

Nous faisons de l'interculturel non par grandeur d'âme mais parce que nous en avons besoin : nous cherchons des outils et des moyens pour continuer à exister. Nous essayons d'insuffler un esprit dans les missions d'urgence et tentons de briefer les personnes qui partent en mission d'urgence sur les enjeux.

De la salle

La notion d'urgence doit être claire : elle relève des dix premiers jours. Dans le cadre de l'urgence, nous manquons parfois de temps et de disponibilité pour nous intéresser à l'Autre car nous sommes débordés. Les équipes locales, interprètes yeux et oreilles, sont indispensables pour intervenir. Se décline ensuite le respect de l'Autre, notion essentielle qui nous réunit. Les sciences sociales sont très importantes mais le bon sens l'est également. Dans les situations de post-urgence intervient la prise en charge sanitaire, psychologique et culturelle des populations laissées pour compte durant la période d'urgence ou mutilées, parfois par nos soins.

De la salle

Nous avons oublié une chose fondamentale : dans l'urgence il faut souligner l'importance du travail et de la qualité apportée. Si un travail de qualité est réalisé avec bienveillance, tout se passe bien, dans toutes les cultures car il s'agit d'invariants. En revanche, les personnes n'apprécient pas le tourisme d'urgence, particulièrement insupportable.

De la salle

Tant que l'urgence sera séparée du développement et non inscrite dans une stratégie plus durable, les catastrophes se reproduisent, en suscitant parfois des élans de compassion, sans rien apprendre de ces situations. En 50 ans, il y a eu cinq famines en Éthiopie, sans qu'aucun problème de fond ne soit jamais résolu. Pierre Micheletti avait dit, quand il est devenu président de MDM, que l'humanitaire était un levier symbolique. L'intérêt de la pratique et de la qualité de la pratique est alors suffisant.

De la salle

La question du SIDA nous a appris beaucoup sur la manière d'aborder la population et les problématiques de santé. Le SIDA concerne les fondamentaux autour du sang et des liquides qui donnent la vie. Les professionnels de santé et les politiques se sont aperçus que quels que soient les environnements culturels, politiques, géographiques et religieux, les réponses apportées étaient toujours les mêmes. Nous pourrions donc peut-être trouver des sources d'inspiration et des éléments sécurisants dans ce qui a été monté au Nord et au Sud, sans entrer dans des spécifications précises.

Pierre MICHELETTI, président de Médecins du Monde

La prise en compte des différences culturelles s'impose aux humanitaires, en tant qu'outil de compréhension, d'efficacité et d'altérité. Cette prise en compte s'impose aussi parce que le monde a changé depuis notre émergence et que nous sortons du paradigme qui voulait que le modèle occidental serve de référence au monde entier. Si l'anthropologie peut nous aider, la dimension culturelle devient également un problème humanitaire dans la mesure où la question culturelle est de plus en plus utilisée comme un moteur de la violence sur le terrain. Comment voyez-vous cette manipulation de la discipline anthropologique comme moteur de la violence ? La survalorisation de la question culturelle participe d'un élan de fond de revendication de l'altérité sur le terrain à long terme et, dans ses formes les plus radicalisées, elle est le premier carburant de la violence dans certains pays.

Sandrine REVET

Nous avons essayé de présenter une forme d'anthropologie en déconstruisant l'idée de la culture comme quelque chose de figé, de réel, et en proposant de voir dans ce terme quelque chose qui bouge, que

les gens négocient, recréent en soulignant les enjeux de construction et les enjeux politiques, économiques... Malgré cela, les questions qui nous sont adressées nous enferment à nouveau dans un rôle de l'anthropologue qui serait le « connaisseur de la culture ».

Laurence KOTOBİ

Nous sommes une discipline peu connue, qui fait pourtant l'objet de fortes représentations (que vient de citer Sandrine Revet) et nous payons très souvent le prix de la rencontre culturelle, elle aussi fortement investie. Il existe en effet autour de cette table une unité dans nos points de vue. L'anthropologue en rencontrant l'Autre tend à l'humilité, il n'est pas là pour juger...

La question de la violence me semble fondamentale : j'éprouve une résistance de ce fait à produire ce qu'on nous demande. Les anthropologues ont commencé par décrire des cultures ce qui a conduit à de nombreuses dérives ; il nous faut en effet être vigilant et j'espère qu'ils résisteront désormais à ces pièges et se refuseront de proposer des recettes clés. Ce que le regard anthropologique peut apporter c'est justement de la complexité... Parmi les pistes proposées, nous pourrions travailler ensemble sur les retours de mission et sur des études de cas, pour partager les expériences et favoriser les échanges. Nous travaillons toujours à partir du micro avant de passer au macro.

Julien LANGUMIER

Lorsque j'ai été sur le terrain de mon étude présenter mon travail, une lutte féroce s'était engagée entre les périurbains et les viticulteurs autour d'un enjeu identitaire, autour du groupe légitime à appartenir et à représenter le village. Dans ce contexte, les habitants attendaient que je reconnaisse l'identité du meilleur Cuxanais à un groupe ou un autre. Lorsque la question culturelle s'impose sur le devant de la scène, la question sociale est souvent oubliée, ainsi que la question des intérêts objectifs des différents groupes, de leur stratégie et de la position occupée au sein d'une configuration sociale. C'est sur ce terrain que l'anthropologue doit répondre, même s'il déçoit alors les attentes identitaires extrêmement fortes formulées par des groupes en conflit.

Frédéric PENARD

Une des pistes évoquées consiste effectivement en la qualité des actions. La qualité de l'action repose aussi sur la crédibilité et le fait de rendre le service attendu.

Michel SAUQUET

L'attitude de doute qui a été évoquée me paraît essentielle dans le domaine interculturel car nos évidences peuvent ne pas être celles de l'Autre, même celles du travail bien fait et de la bienveillance. Nous avons eu deux types de débats, le premier s'inscrivant entre universalisme et relativisme culturel. Le problème est de pointer les malentendus et d'en être conscient, en cherchant à concilier unité et diversité, en identifiant ce qui nous unit et ce qui nous sépare. Est-il possible de se glisser dans la culture de l'Autre et tout connaître de la culture de l'Autre ? Je plaide pour une attitude d' « l'intelligence de l'Autre », attitude de respect, de curiosité et d'empathie. Les attitudes de provocation manifestent en revanche un manque terrible d'intelligence de l'autre.

L'autre débat de ce soir concerne le rapprochement entre les chercheurs et le monde de l'urgence. Je pense que les questions interculturelles concernent toutes les disciplines, y compris le droit, les sciences politiques, la médecine, la philosophie et tant d'autres... Il est certes essentiel de rapprocher les chercheurs des praticiens mais il ne faut pas se limiter à une seule discipline, l'anthropologie. Le champ disciplinaire de l'interculturel est immense. Il faudrait alors forcer les portes de toutes les disciplines scientifiques car par définition l'interculturel requiert l'interdisciplinaire.

Sur la capitalisation d'expériences, personne n'est bon. Dans l'entreprise, le knowledge management ne sert à rien puisqu'il ne sort pas de l'entreprise et que l'on n'est pas certain qu'il soit jamais consulté. En outre, la juxtaposition des expériences diffère de la capitalisation qui consiste à transformer un stock d'expériences dispersées en un savoir utile, communicable et systématisé. Je suis très admiratif du travail réalisé par le groupe « déterminants socioculturel » qui tente de faire ce travail. Il ne s'agit pas seulement de juxtaposer des histoires mais aussi de les problématiser.

Enfin, comment capitaliser avec d'autres ? Comment organiser le débat interprofessionnel et international sur ces enjeux ? Nous avons tous un prisme, une manière de voir les choses. Lorsque nous tentons de décrire l'univers de l'Autre, nous utilisons nos propres codes et nos propres mots, ce qui revient souvent, implicitement, à tenter de conformer l'Autre à nos valeurs, ou à le juger en creux de ces valeurs. Il existe évidemment un problème d'occidentalisation important. Comment faire pour se décentrer ? Comment organiser le dialogue avec l'Autre ? Comment mutualiser cette réflexion sur l'interculturel entre humanitaires, journalistes, diplomates et hommes d'affaires ? Comment, grâce à cela, réorienter nos pratiques par un effort de décentrage. ...

CONCLUSION

... **Joseph DATO**

Notre famille humanitaire élargie souffre d'un problème de cloisonnement que nous avons nous-mêmes installés et de freins que nous avons auto générés.

Nous sommes très concernés par ces questions de rapprochement, de mutualisation et de meilleure compréhension dans des contextes de catastrophes et de modalité de réponses dans l'urgence, qu'elle soit réelle ou urgence ressentie.

Sur les contextes d'intervention, il faut tenir compte de la manière dont nous serons perçus, qui dépend aussi du comportement des autres intervenants du secours puisqu'il existe une forme d'interdépendance.

Sur le plan des modalités, les personnes relais entre les intervenants et les populations ont un rôle décisif quant aux perceptions qui se construisent de part et d'autre. Les attentes des populations sont à la mesure des souffrances vécues et des besoins immédiats au regard de leur vie quotidienne. Comment soutenir les dynamiques locales, sans mener chacun son propre programme avec ses propres interlocuteurs ?

Se pose ensuite la question de la légitimité de nos actions, qui ne va pas de soi et se construit localement et interactivement, d'autant plus lorsqu'il y a une invasion d'ONG et donc compétition, puisqu'il existe aussi un marché de l'économie du secours. Les acteurs locaux sont le plus souvent flexibles et pragmatiques car ils en ont vu d'autres.

Enfin, je crois que les ONG médicales sont des acteurs mineurs et de seconde ligne dans les catastrophes naturelles car elles arrivent trop tard : il faudrait rentrer dans le moule précis de certains centres de préparation catastrophe de l'ONU pour intervenir au plus juste et au plus près, ce qui n'existe pas.

Je salue cette initiative car nous avons besoin de rassembler les disciplines pour comprendre et être compris. Le mot clé est réellement la compréhension.

Document rédigé par la société Ubiquis – Tél. 01.44.14.15.16 – <http://www.ubiquis.fr>

Edition : Médecins du Monde - www.medecinsdumonde.org

NOUS SOIGNONS CEUX QUE LE MONDE OUBLIE PEU À PEU

